

Lettre de Dominique Serron à Alfred Jarry

Cher Alfred,

Tu n'as pas quinze ans lorsque, entrant au lycée de Rennes en 1888, tu rencontres les frères Morin, Jarrier, Flaud et Guillaumin... Vous étiez 6 ou 7 dit-on ! Ensemble, sur des feuilles chiffonnées en boulettes lancées dans le dos du professeur, vous façonnez, espiègles et cyniques que vous êtes, en cachette, entre le banc et vos genoux, les yeux faussement figés vers le tableau, l'une des pièces de langue française les plus jouées au monde aujourd'hui. A partir d'une simple caricature, celle de votre professeur de physique : Monsieur Hébert - qui deviendra, sous les traits de ton Ubu, aussi célèbre que toi ! Une véritable saga !

La caricature était à la mode à ton époque - encore faut-il être capable de la saisir - tes amis érudits et talentueux, ta plume scandaleuse et ton humeur à la provocation. De la «geste hébertique» originale, il ne reste que des souvenirs emprunts de nostalgie, celle qui nous gagne tous un peu, le matin où nous nous réveillons au lendemain du jour où nous «étions».

A l'endroit de votre jubilation de jeunes érudits surdoués, exactement là où il n'est pas toujours correct de se lancer dans l'ivresse carnavalesque, de tirer la langue, sautiller, laisser voir sa jouissance la plus primaire, être un peu détraqué, pas adulte, rire et jurer, sauvage et rabelaisien... Là précisément où l'on croit que tu te contentes de faire de la parodie, d'être un « absurde » avant-gardiste, tu inventes des formes nouvelles ; tu nous montres par là que seul le langage peut nous libérer du pouvoir.

Le pouvoir puant, collant, opaque qui nous étrangle, nous étouffe, nous met dans la « pôle » du mal , nous « décervelle », faisant de nous des pantins sans souffle et sans sexe. Tu nous montres comment Ubu l'immonde - que tu incarnais volontiers - obtient la couronne, en devient toqué, détruit tout autour de lui, ne pense qu'à son argent et à se goinfrer. Tu nous montres comment chacun, ne pensant qu'à son intérêt, complice de son avancement, s'est fait l'allié de sa débauche et se retrouve ensuite victime du bourreau qu'il a nourri.

« Mais je vais tout changer moi... », dit le tyran, les deux mains accrochées aux manettes de la vie, devenu soudain vampire ! Ironont à la trappe ceux qui ne paieront pas. Et puis tu nous montres aussi l'endroit de la haine latente qui ne demande qu'à fermenter et devenir. Et puis tu nous convaincs que le grotesque qui renverse le pouvoir opère par le langage, tu fais gagner le jeune Bougrebas (ouf !) et tu lances à la dérive les «pères zubus» - comme tu écris, tu les lances à la dérive vers des territoires imaginaires, tandis que toi, tu jouis avec Dionysos et tes amis de la poésie débridée de ta création et du théâtre terriblement nouveau qui en surgit.

Et moi aussi !

Mon cher Alfred, nous te saluons. Nous te promettons le meilleur de nous-mêmes. Nous aussi, nous avons fait rebondir nos références sur ta fantaisie. Nous te remercions pour cette pulsion théâtrale vivifiante, aux heures sombres où la caricature conduit parfois jusqu'à la mort, où la parole n'est malheureusement pas rendue aux minorités, et où l'on construit des murs pour empêcher les familles de se réfugier hors de la guerre.

Au théâtre, c'est pour du faux, alors allons-y vraiment !
Et c'est une femme qui te parle.

Très cordialement,
Dominique